



ROBERTO BRENNAN, dans le rôle d'Ester — WALTER M. SHERWIN, dans le rôle de Simonides, "Ben-Hur."

Ben-Hur au Tulane

Que les amateurs de pièces à grand spectacle se réjouissent! Le théâtre Tulane leur offre la semaine prochaine la plus merveilleuse série du répertoire moderne, "Ben-Hur," ce drame émouvant et splendide tiré du roman célèbre de Lewis Wallace. "Ben-Hur," c'est, au fond, un tableau d'histoire — et quelle histoire! César Auguste tient en ses mains les destinées du monde, et le monde n'a jamais connu une aussi fabuleuse opulence, un tel déploiement de luxe, une telle licence dans les mœurs. Au peuple il faut du pain et les jeux du cirque: panem et circenses; aux riches les plaisirs — tous les plaisirs et toutes les folies. Mais dans cette société si brillante un sentiment de lassitude se fait pourtant sentir. Ce ne sont pas seulement les faibles, les opprimés, mais aussi les "fatigués," qui éprouvent un besoin de consolation, d'espérance, d'au delà. Or voilà que des bords du Jourdain vient l'appel attendu, la parole qui console et vivifie, parole mystérieuse et douce dont le drame de "Ben-Hur" nous apporte comme un écho attendri. D'un bout à l'autre, ce drame est en effet tout pénétré de l'esprit du Christianisme naissant; l'on y sent, toujours présente, la grande figure du Nazaréen, ce fils de l'humble Charpentier dont le monde entier vient de commémorer la naissance, si bien qu'on pourrait à bon droit qualifier "Ben-Hur" de "sermon laïque."

Le "dernier cri des inventions modernes appliquées à la mise en scène. Telle est par exemple la scène fameuse de la course aux charriots dans le cirque d'Antioche, où l'on voit les deux ennemis implacables, Ben-Hur et Messala, menant à fond de train les superbes coursiers dont la vitesse doit décider du sort des concurrents, tandis que sur les gradins de l'amphithéâtre s'agitent, dans une attente fiévreuse, la foule des spectateurs. Cette scène, dans le spectacle que MM. Klaw et Erlanger présentent au public de la Nouvelle-Orléans, est d'un réalisme étonnant, et l'on pourrait en dire autant de la féerie tout entière. Du reste on n'a qu'à visiter le train spécial de dix-sept wagons dans lequel voyage la troupe de "Ben-Hur" pour être convaincu que les impresarios n'ont reculé devant aucune dépense pour faire de la pièce un spectacle unique, extraordinaire, inoubliable, — le "clou" de la saison.

LE CRESCENT. Un drame du plus haut intérêt sera représenté pendant la semaine commençant, ce soir, au Théâtre Crescent... L'impresario A. H. Woods offre "The Common Law" pièce adaptée du célèbre roman de Robert W. Chambers. C'est un étude de mœurs, un exposé d'un problème social, traité avec beaucoup de succès. Plusieurs directeurs de théâtre avaient essayé d'acquiescer les droits de dramatiser ce roman de Chambers si populaire, et ce fut M. Woods qui réussit, parmi la foule des compétiteurs. Il obtint ce droit si recherché en promettant de respecter fidèlement les intentions de l'auteur en ce qui concernerait l'intrigue et le texte du roman. Ces conditions



Mlle RUTH ROYE, "The Princess of Ragtime," à l'Orpheum

ont été scrupuleusement observées par M. Woods qui a su accentuer l'intérêt dramatique au plus haut degré de sorte que ceux qui ont lu et admiré le roman trouvent peut-être plus de charme dans le drame. M. Woods a choisi comme interprètes de la pièce des acteurs d'un mérite exceptionnel, depuis le premier rôle jusqu'au dernier emploi. La mise en scène est remarquablement soignée.

L'ORPHEUM.

Lundi, 29 courant, Olga Nethersole, une des plus grandes artistes dramatiques de l'Angleterre, paraîtra, pour la première fois, sur la scène de l'Orpheum, dont l'administration ne recule devant aucun sacrifice pour offrir aux amateurs de beaux et amusants spectacles des numéros de premier ordre. Mlle Olga Nethersole, une des reines de la scène anglaise, jouera, avec sa troupe, le troisième acte de "Sapho", le beau drame, tiré du roman d'Alphonse Daudet. Mlle Nethersole voyage avec toute la mise en scène nécessaire, et les décors sont les mêmes que sur les grandes scènes de New York et d'Europe. La police de New York avait supprimé les représentations de "Sapho", comme étant un spectacle immoral. Le talent seul de Mlle Nethersole parvint à faire lever l'ostracisme qui frappait cette pièce. Elle jouait, dernièrement "Sapho" au Palace Theatre de New York, et tous les critiques ont été unanimes à apprécier son immense talent.

Bien que Mlle Nethersole et sa troupe d'artistes constituent l'attraction de l'Orpheum, la semaine prochaine, le reste du programme n'a pas été négligé par la direction. On peut dire que tous les numéros sont destinés à faire du spectacle de l'Orpheum un des meilleurs de la ville pendant les fêtes du jour de l'an. On relève les noms de "Rube Dickson" dans ses créations; Miss Ruth Roye, la reine des danses nouvelles, ragtime, tango etc; Sidney Baxter, un athlète écossais; Les Du-For, danseurs excentriques, et enfin les vues animées, propriété exclusive de l'Orpheum.

UNE LECTURE AU THÉÂTRE-FRANCAIS EN 1849

La récente nomination de M. Albert Carré à la direction de la Comédie-Française, a tout particulièrement ramené l'attention sur notre première scène dramatique. Le public est en général friand des choses de théâtre, et rien ne l'intéresse tant que ce qui se passe de l'autre côté du rideau. Arsène Houssaye, qui fut, voilà quelque soixante ans, administrateur du Théâtre-Français, a précisément, noté dans ses "Mémoires" la plupart des incidents mémorables qui marquèrent son passage à la direction de la maison de Molière. Nous en extrayons ces pages, qui soulignent toute l'indifférence avec laquelle, à de rares exceptions près, le Comité de lecture de la Comédie, accueillait l'audition de la pièce d'un auteur nouveau. Dans l'espèce, il s'agit de la comédie d'un fonctionnaire de l'époque, ancien préfet de Louis-Philippe, qui était auteur à ses heures.

Quand on m'eut remis la liste des pièces reçues, je pâlis: trois tragédies de M. Viennet, sans compter un groverbe, une comédie de M. Empis, une autre de M. Samson, un drame de M. Beauvallet. J'en passe. — Mais, me dit-on, il ya des demandes de lectures. — De qui? — De M. Scribe et de M. Mazères. Bien mieux! Ce jour est fixé pour M. Mazères. — Eh bien! donnons à M. Scribe le tour de M. Mazères! Ce qui eut lieu, M. Legcuvé, qui était de la pièce, lut "Bataille de Dames." M. Scribe avait l'œil sur tout le monde, sans perdre un mot de son œuvre, qui manquait un peu de mets. Mais la pièce était jolie, on ne fit pas de façons pour la recevoir.

Enfin, il fallut entendre M. Mazères. Je me résignai à ouvrir la lecture de sa pièce: "La Niasse" comédie en cinq actes. Auguste Lireux connaissait la pièce. M. Mazères ayant eu la cruauté de lui demander son opinion. Le malin critique n'avait pas manqué de lui dire que c'était un chef-d'œuvre, mais il me dit à moi: — Ce préfet à fait un chef-d'œuvre de sous-préfecture, le comité s'amusera beaucoup à la lecture. A propos de cette lecture, je donne ici un de mes croquis du temps. Le comité de lecture est une comédie dans la comédie. Les spectateurs que le hasard réunit ne sont pas de trop mauvais maison. Louis XIV d'un côté, Corneille à sa droite, Racine à sa gauche.

En face, Dufresnoy, sans doute parce qu'il était petit-fils de Henri IV comme Louis XIV. Près de lui, Régnard. J'oubliais de dire que ces personnages sont accrochés aux murs...

Deux bustes, les deux belles Saintval, des chefs-d'œuvre que j'ai pour ainsi dire mis en lumière, puisqu'ils étaient oubliés dans l'arrière-fond du théâtre. Grande table au milieu de la salle, tapis vert pour ce jeu de l'amour et du hasard qui s'appelle la renommée.

Des fauteuils par-ci par-là. On avait le droit de se mettre à table pour savourer les vers ou la prose du patient. Patient, il fallait qu'il le fût. Mais, patients aussi les auditeurs. Combien faut-il faire de mauvaises pièces avant d'en faire une bonne? Les membres du comité n'étaient pas les premiers venus, ni les premières venues: Racnel et Beauvallet, Brohan et Geoffroy, Judith et Régnier, Anais et Provost, Samson et Mlle Denain, Mlle Noblet et Ligier. Quand on entra en séance, on ne prenait pas la première place venue; l'un voulait la cheminée, l'autre la fenêtre, celui-ci la table, celui-là un coin; car on s'arrangeait pour écouter, mais aussi pour somnoler, hormis quand on devait lire une comédie d'Alexandre Dumas, d'Alfred de Musset ou d'Emile Augier. Les femmes arrivaient gaiement, non sans quelque tapage. Mlle Rachel seule entra avec dignité, comme il convient à la tragédie; Mlle Brohan ne cachait pas son sac de bonbons; Judith promenait son bouquet sous le nez de ces messieurs; Anais agitait son mouchoir aux arnes d'Angleterre; Mlle Denain jouait de l'éventail, elle qui croyait jouer Célimène; mais elle se croyait la grande coquette de la maison, depuis que Mary était morte et que Plessy avait fui en Russie.

La séance est ouverte. L'auteur dépose son manuscrit et croit magnétiser du regard tous ceux qui vont l'écouter. — Mesdames et messieurs, dit-il en s'inclinant, la comédie que j'ai l'honneur de lire devant vous a pour titre: "La Niasse." — Qui est-ce qui jouera? dit Brohan en regardant toutes les figures.

— Rassurez-vous, dit M. Mazères — car, ce jour-là, c'est lui qui est l'auteur — cette niasse cache son jeu; elle a beaucoup d'esprit! — C'est toi, Brohan! dit Anais. — Moi? je ne cache rien du tout, c'est plutôt Mlle Dpnain. — Vous figurez-vous, madame, que j'ai la figure d'une niasse? — Au contraire, madame, puisque vous cachez votre jeu! — Chut, dit Provost, en prenant une prise, nous ne sommes pas en scène.

C'est une chasse-croisé de mots qui volent de toutes parts, le directeur, qui n'a pas de sonnette, frappe trois coups sur la table. Mlle Brohan offre des bonbons à Mlle Denain pour effacer ce mot cruel. Mlle Judith respire son bouquet. Beauvallet, dessine la caricature de l'ancien préfet. M. Mazères commence avec une autorité tout officielle. Il se croit dans un comice agricole. Il souligne chaque mot; mais il a oublié d'y mettre de l'esprit. A la troisième scène, Mlle Anais, qui est très fine et qui ne jouera pas "La Niasse", demande ingénument si la pièce est en vers. Mazères, qui n'y voit pas malice, répond que, pour plus de vérité, il a écrit sa pièce en prose. Le directeur rappelle Mlle Anais à l'ordre. M. Mazères continue. Il trouve qu'on est bien froid en l'écoutant; mais il est sûr de briser la glace, car il n'a jamais douté de son génie. M. Samson en doute si peu qu'il s'endort vaguement. Mlle Rachel regarde désespérément le portrait de Molière et dit à son voisin Geoffroy: — Comme il a l'air de s'ennuyer!

— Je crois bien, murmure Brohan, c'est un ennui en cinq actes! — Et il n'a pas, comme nous, un jeton de présence, poursuit Judith. Le directeur fronce le sourcil. Les scènes de la comédie tombent l'une sur l'autre dans un silence funèbre. Mazères se tourne vers moi: — Je ne suis pas en voix aujourd'hui; j'ai peur de mal lire. — Pas du tout! au contraire!... Vous jouez votre part à lui-même.

Mazères, qui s'impatiente du bruit, affronte le silence; il achève le premier acte. En voyant tous ses personnages tomber à plat ventre comme des capucins de cartes, Régnier n'a encore rien dit. Mais, plus cruel que les autres, il veut mesurer l'ennui. Il regarde sa montre! — Est-ce que cela ne vous amuse pas? dit Mazères avec impatience. — Nous en parlerons au cinquième acte. Si je regarde l'heure, c'est pour savoir si le premier acte sera long à jouer.

Par ce dernier mot, Mazères est tout ragillard. Il aborde le second sans toucher au verre d'eau sucrée. — Encore quatre averses! dit Brohan.

Elle change de place, espérant que M. Mazères changera de ton. Samson s'est réveillé pour l'autre acte. Provost lui passe sa tabatière. Anais croque une dragée. Beauvallet, qui a parachevé sa caricature, la passe à Geoffroy, qui la tient sous le boisseau, je veux dire sous le capeau. C'est Mazères en préfet. On a entrevu le portrait. On rit; Mazères est content. Il croit que c'est la gaieté de la pièce. On continue à rire; il rit lui-même. Pendant tout le second acte, on rit; à la fin, l'auteur, content de lui et de ses auditeurs, se risque au verre d'eau.

— Vous voyez, dit-il, que le second acte explique le premier et prépare le troisième. Et le voilà parti à pleine volée dans le troisième acte. On rit toujours. On rit parce qu'il n'y a pas le plus petit mot pour rire. On se dit à l'oreille que c'est de l'esprit de préfet de troisième classe. Et Mazères rit lui-même. Beauvallet lui dit, au quatrième acte, qu'il aurait dû faire lire les deux derniers actes par Romieu, que la Révolution de 1848 a rendu aussi aux loisirs littéraires.

— Romieu!... c'est un hanneton! dit Mazères. — Oui, mais il était préfet dans le pays des truffes! Mazères ne comprend pas que sa pièce manque de truffes. On continue de rire jusqu'à la fin. Mazères ne doute pas de son triomphe.

On vote: cinq boules blanches et trois noires! Il faudra jouer "La Niasse". O comité! Voilà des surprises!

ARSENE HOUSSAYE.

La Demoiselle du Château

Devant l'épicerie des Deux-Mondes, qui semblait, à cause de ses panneaux vermillons, rougir d'un nom excessif pour elle, Quercillot, le patron, souriait, tout satisfait du bel air qu'avait pris par ses soins l'étalage, quand l'omnibus de la gare s'arrêta brusquement et bruyamment: — Ohé! du monde pour vous, Monsieur Quercillot!

— Vous dites? Ah! par exemple... Depuis la mort de sa sœur Dosithee, il présidait seul aux destinées de l'épicerie, fondée par son grand-père; il avait passé la quarantaine en oubliant de se marier, il ne se connaissait pas de parents en ce bas monde; qui diable pouvait bien lui arriver par le train de dix heures, à tout hasard il se précipita, la face ornée de son plus beau sourire de brave homme; alors, dans un coin du véhicule, lui apparut une mince silhouette sombre et une figure vieillotte doucement encadrée de cheveux gris et d'un voile de deuil.

— Vous ne me reconnaissez pas, Monsieur Quercillot?... Mlle de Campviel... Il est vrai que j'ai quitté le pays depuis si longtemps... — Mais si, mais si... je vous reconnais bien... je vous... Il haufouillait, ce pauvre Quercillot, troublé par l'émotion qui l'envahissait tandis qu'il se rendait compte à sa manière fruste de ce que font le temps et le sort de certaines créatures qu'on a connues, oubliées et qu'on retrouve soudain... Mlle de Campviel! La demoiselle du château... Quercillot la revoyait quelque vingt ans plus tôt, jeune, charmante, riche, fêtée; il se la rappelait notamment caracolant sur un grand cheval noir, le long des routes, en compagnie de son père... Par la suite, celui-ci, trop grand seigneur, s'était ruiné; il avait fallu vendre les propriétés, filer à Paris... Et voilà! Mlle de Campviel n'était plus à présent qu'une vieille fille flétrie, mélancolique et pauvre — oh! oui, pauvre; cela se devinait tout de suite à la façon d'aborder les gens avec ces sourires las, ces gestes timides et comme rétrécis qui mettent les cœurs sensibles à la torture...

Assise près du comptoir, Mlle de Campviel s'expliqua: — Ma cousine de Saint-Avy m'avait écrit que vous avez un petit appartement meublé à louer. Il est libre?... Parfait. Y a-t-il de la place pour un piano?... A merveille... Je deviendrai donc dès aujourd'hui votre locataire, si vous voulez bien. Quercillot sursauta, apitoyé et flattré tout ensemble: — Oh! Mademoiselle... Certes, l'appartement est bien propre, bien en ordre; c'était celui de ma pauvre sœur Dosithee. Une chambre, un petit salon. Je



"I know perfectly well that this isn't right," she said. Une scène de "Common Law." — Crescent.

crains fort que cela ne vous paraisse trop modeste...

Touchée par la bonhomie respectueuse de son interlocuteur, Mlle de Campviel répliqua bienveillamment et tout simplement qu'un logis modeste convenait à la fois à ses goûts et à ses ressources. Elle raconta même en quelques mots son histoire depuis son départ du pays. Après la mort du comte, elle était restée où elle avait vécu en donnant des leçons de piano; mais la capitale lui rappelait de trop tristes souvenirs et elle préférait finir ses jours dans sa ville natale où sa cousine lui avait assuré qu'elle trouverait autant d'élèves qu'elle en voudrait.

— Mais je ne parle que de moi, ajouta-t-elle. Vous aussi, vous avez eu vos peines, Monsieur Quercillot! Pauvre Dosithee!... Je la connaissais bien; nous avions fait notre première communion ensemble. Quercillot écouta, très ému; il essuya même une larme quand il fut question de sa sœur...

— Ah! Mademoiselle, s'écria-t-il, vous êtes bien courageuse et bien bonne; je vous souhaite grandement toutes les chances dans notre ville... Et vous pouvez compter sur le dévouement de votre serviteur... Il tint sa promesse et fut un propriétaire incomparable. Il est vrai que de son côté il n'avait qu'à se féliciter de cette locataire qui lui était, pour ainsi dire, tombée du ciel. D'abord la présence dans sa maison de celle qu'on appelait encore "la demoiselle du château" lui valait une réelle considération dans la ville; il avait l'impression très nette de s'être élevé d'un cran sur l'échelle sociale. D'autre part, son commerce prospérait; les honnêtes mamans, en accompagnant les fillettes au cours de piano, profitaient de leur passage devant la boutique de l'épicerie pour faire chez lui leurs emplettes; et il était si complaisant qu'elles devenaient ses fidèles clientes. Puis, ainsi que Quercillot l'expliquait à ses amis en leur vantant l'intelligence, la distinction et la bonté courageuse de sa locataire, il se sentait plus satisfait de lui-même et comme ennoblé à ses propres yeux après les quelques paroles qu'elle voulait bien, de temps à autre, échanger avec lui...

— Et enfin, ajoutait-il, j'ai toujours aimé la musique... Et c'est rudement agréable, allez! d'entendre Mademoiselle jouer pour elle toute seule, pour son plaisir, le soir, quand son travail est fini... Six ans passèrent. Un hiver, et précisément à l'entournement de sa cousine, Mlle de Campviel prit froid; elle s'alita, atteinte d'une pneumonie dont elle faillit mourir et dont elle ne se remit que très lentement. Quand elle fut à peu près rétablie, elle constata que ses élèves, saisissant le prétexte de sa maladie, l'avaient abandonnée; il faut dire que vers cette époque un jeune professeur de piano, d'un talent que chacun affirmait considérable, venait d'arriver de Paris...

Quercillot, qui s'était rendu compte de la situation, en fut révolté et terrifié; pour la pauvre demoiselle, c'était à bref délai le dénuement, la misère noire et sans espoir; elle ne voudrait pas rester dans la ville, elle était bien trop fière pour cela; elle partirait donc un jour sous un prétexte quelconque et irait mourir... Dieu savait où... Mais non, cela n'était pas possible! Quercillot ne le permettrait pas... Et il échafaudait mille plans qui lui semblaient tous, en fin de compte, irréalisables; comment faire accepter à la "demoiselle du château", sans qu'elle en fût blessée, la charité d'un humble épicier? Pourtant, il était grand temps d'aviser; toutes les écono-

mies de Mlle de Campviel avaient dû fondre; elle n'avait plus guère qu'un repas par jour, affirmant que le médecin lui avait conseillé de ménager son estomac... Afin de parer au plus pressé, Quercillot inventa un sien cousin, cultivateur dans les environs, qui lui envoyait des primeurs presque tous les jours avec prière d'en offrir à la "demoiselle du château"; d'autres fois, il se présentait les mains encombrées de boîtes de conserves — d'une nouvelle marque, disait-il — et il suppliait Mademoiselle, qui avait si bon goût, d'en apprécier la qualité. Mais rien de tout cela n'assurait l'avenir. Et enfin, ce qu'il appréhendait si fort se produisit.

— Ma foi! lui dit un jour sa locataire en s'efforçant de prendre un air dégagé et paisible, je crois bien que je vais me retirer des affaires, mon cher Quercillot... Oui, une de mes parentes, dans le Nord, me demande de venir habiter avec elle...

Si encore elle avait existé, cette parente! Mais il n'y avait là, de la part de Mlle de Campviel, qu'un orgueilleux et douloureux mensonge, et Quercillot en était sûr. Navré, il s'inclina sans mot dire; puis, illuminé par une inspiration soudaine, il rassembla son courage, et parvint à prononcer: — Oh! Mademoiselle, je ne m'attendais pas à cela... Mais tout de même, si vous n'êtes pas trop pressée de nous quitter... Enfin, voici; j'ai une envie folle d'apprendre le piano; oui, à mon âge! Je sais, je suis ridicule... Que voulez-vous, c'est une idée qui s'est accrochée à mon esprit; j'en rêve la nuit... Vous me donneriez au moins un leçon par jour. Je ne suis plus jeune, il faut que je mette les bouchées doubles... Ce n'est pas que j'ai compte devenir un grand artiste...

Il s'arrêta, baigné de sueur, éperdu d'angoisse... La "demoiselle du château", surmontant son émotion, répondit d'une voix qui voulait simplement être aimable, mais qui trembla quelque peu sur les derniers mots: — Puisque cela doit vous faire tant de plaisir, bien sûr, Monsieur Quercillot, je l'accepte... Et pour le reste, n'ayez crainte; on se révèle parfois grand artiste et magicien même dans l'existence, lorsque l'on est un brave cœur...

FIGURE COUVERTE DE PUSTULES. S'étendent sur le dos. Pourrait à peine dormir par suite des brûlures et démangeaisons. Cause la dégénération. Le savon et onguent Cuticura produisent une cure complète.

311 Rue Brevard, Tampa, Fla. — "Il y a souffert d'un éruption sur ma figure et mon dos. Avant de venir à Cuticura, il y avait une quantité de vers à tête noire. On aurait dit que les vers à tête noire se transformaient en pustules, car ceux-ci après un certain temps avaient disparus et ma figure était couverte de pustules. Elles étaient petites au début, puis s'agrandirent ensuite et les têtes devinrent blanches. Je les perçai avec mes ongles ce qui les fit s'étendre et je découvris bientôt que j'en avais aussi sur le dos qui en fait converti tout comme ma figure. La nuit je pouvais à peine dormir à cause de la agitation causée par le brûlure et la démangeaison. On aurait dit qu'un nombre de petits crabes me pinçait le dos. Je n'aimais guère sentir étant défiguré par les pustules.

— Avant qu'il n'arrive au savon et onguent Cuticura dans un magasin j'en demandai un échantillon. J'en essayai le soir et fut satisfait du résultat; j'achetai du savon et de l'onguent Cuticura, et suis heureux de pouvoir dire que je suis entièrement guéri des pustules." (Signé) Jno. O. Hockington, 25 Jan. 1913. Savon Cuticura 25c et onguent Cuticura 50c en vente partout. Copieux échantillons envoyés gratis ainsi que brochure traitant de la peau. Adressez une carte postale. Cuticura, Dept. T. Boston.

Les personnes qui se rasent et qui se frictionnent avec une solution au savon de Cuticura le trouveront le meilleur pour le cuir chevelu et la peau.